

Maintenant

Parmi les champs de toute sorte – je t'ai vue apparaître. Non plus droite mais déjà courbée. Déjà pliée à l'éveil. Est-ce le vent est-ce le poids de ta nature. Je le vois – il y a comme des poussées en avant – au-delà de toi. Il y a comme des forces – imprimées sur ta chair.

Venue maintenant – ta naissance tardive. Je ne t'attendais plus. Les champs – ici et là – ont commencé à se refermer. Courbée en ton milieu – le sol sera ton idée fixe. Tu sais l'éveil n'est pas une question de force – mais de puissance. Tu sais l'éveil est déjà presque fini.

Immobile – tu vas ouvrir tes bras au plus haut de l'automne. Ta poitrine à l'éveil. Qu'espères-tu recevoir. Les bras écartés – presque en croix. Qu'espères-tu recueillir. Toute ta chair – seule et pliée. Il y aura quelque chose. Mais pas cela que tu voudrais.

Il y aura des feuilles sèches qui tomberont à tes pieds. Des feuilles mortes – froissées en-dessous de toi. Sois sûre qu'il y aura la pluie.

Tranquille – je te regarderai. Tes bras ouverts. Tes mains vides de feuilles tombées. Moi l'absent d'ici-bas. Toi la poitrine tendue au milieu de l'automne.

Toi la chair courbée sous le poids de l'éveil. Autour de toi – les flaques. Le cri soit ta puissance.

Marie

Tu sais – lorsque je ferme les yeux je peux croire qu'il y aura quelque chose – je peux croire en ta plus simple présence. Toi étendue au milieu de la brume. Toi ma vie passée – dans le plus clair du matin.

Lorsque je ferme les yeux tu vois – le temps n'a pas bougé. Chaque chose se tient – au plus près d'elle-même. Chaque chose est semblable à cela que tu étais. Les yeux fermés tu sais – je peux croire que ce sont mes mains qui sont près de toi – et les mains jointes nous allons. Les mains serrées – nous allons au travers de ce que tu voudras. Nous n'avons d'appui que la patience – nous n'avons d'appui que le temps passé.

Comment puis-je ainsi croire encore en ta présence. Toi l'ombre couchée – très droite dans les champs. Toi cette vie passée – toi les mains entrecroisées au plus près du matin au plus près de l'heure où notre vie commençait.

Mes yeux sont bien ouverts maintenant. Autour de toi – nulle poussière. Autour de toi tu sais – il n'y a que mes mains qui toujours t'accompagnent – toi l'appui de l'éveil – toi la présence à jamais. Toi la vie passée qui me cède la parole – la présence passée qui me vole mon cri.

À genoux tu sais – l'éveil jusqu'à toi est quelque chose qui ne sait pas finir.

Feuillées

Et ce rien qu'est la pluie – au-delà des feuillées c'est tout l'automne. C'est tout un automne qui se coule au milieu des tas de feuilles. Et ta chair très blanche et nue à l'arrière de ma mémoire.

La pluie n'est rien que ce vêtement-là – tu sais. Celui-là même qui te donne un contour. La pluie – ce contour où l'automne viendra se résorber. Ainsi rassemblés – tu parcourras le ciel. Ta peau de mille contours. Ta peau de chair nue ni blanche ni grise – offerte comme un profil. Tu te relèves – indifférente.

Au-delà des feuillées – ta chair indifférente a les yeux refermés. Ta chair – il me semble – n'a plus rien de vivant. Toi la froide présence toi la poussière assemblée par le temps. Moi les mains traînées dans les feuilles de toute sorte moi les yeux rivés sur ton reflet – à même le sol ton reflet dispersé.

Au-delà du sol – jetées les ombres de ta chair – comme un peu de ta lumière à même l'humide fraîcheur de ce sol d'ici-bas. Toi le corps indéfini toi la peau retournée et tellement présente.

Toi la chair tellement nue – au-delà de toute chair.

Sourdine

Ta peau – bien au-delà de l'herbe gelée. Ta peau flottante comme un profil qui n'est jamais le même. Ton corps au milieu de cette saison tellement silencieuse. J'ai des mains solitaires – posées contre le sol posées contre cette terre où il n'y a plus personne. Toi le corps envolé – loin de tout commencement. Il n'y a plus de feuilles – plus d'humide présence. Par terre – le sol porte encore la marque de tes pas – toi l'ombre à l'origine perdue – toi le corps si léger déposé quelque part.

À genoux – j'ai plongé mes mains au plus profond de tes traces – moi la silhouette d'ici-bas en attente d'un appui. Est-ce un chemin ouvert imprimé sur le sol. Est-ce un dernier adieu. Par-terre – je demeure comme auprès de moi-même. Les yeux à demi clos je te retrouve – toi la peau essoufflée toi la chair céleste – étrangère au milieu des herbes froides.

Je te retrouve – tes bras tantôt repliés le long de ton corps tantôt très étendus en forme de croix. Tu vois – tout cela semble un décor de cérémonie. Toi les bras resserrés – toi le visage comme un masque. Il faut pourtant que cela soit – nos yeux attachés à la moindre de tes marques – toi la chair dissoute au point du jour – moi les mains désormais sans feuilles ni présence.

Nuit

Je te retrouverai – ma chair tellement blanche au plus haut de l'hiver. Ma chair qui traînait – indifférente et nue. Qu'est-ce donc désormais qui te sert de vêtement. Quelques feuilles – ou bien est-ce un peu d'ombre qui demeure auprès de nous. N'est-il pas trop tôt pour quitter maintenant notre nudité – tâtonnant à genoux dans le plus clair du matin.

Tu te trompes d'époque – toi la chair si vivante toi ma chair décidée. Tu ne fleuriras pas – éternelle indécente toi la pure nudité. Je vous retrouverai toi et ta poitrine si blanche et si claire – tendue au milieu des herbes – ni calme ni tremblante. Sur ton corps rassemblé – des fissures çà et là. Il n'est plus question que tu ouvres les yeux – toi qui fus au-delà toi qui fus sans poussière. Ne te regarde pas – toi la chair prolongée toi la peau sillonnée par le sang de l'éveil.

Il me faut rester dans l'ombre – à genoux comme impuissant – cherchant l'une de tes mains au hasard des herbes jamais coupées. Est-il vrai que tu ne me reconnais plus – toi ma nudité présente toi la chair étrangère au plus près de cette saison. Est-il vrai que tu ne me vois pas – moi couché là où je t'ai rassemblée moi les genoux posés sur une terre très dure. Sans ouvrir les yeux tu sais je te vois renoncer – et tomber en toi-même au plus profond de la terre.

Au-delà

Au plus près du sol ni proche ni lointain – je te relève. Tu sais – il y a en toi quelque chose de céleste – et des poussées au-delà de ma chair et de toute chair. Des poussées à l'intérieur de ta nudité que tu ne voiles presque pas. Et contre toi – est-ce le feuillage est-ce un vêtement de plume qui pose ses ombres au plus près de nous.

Tu te rassembles en silence – quelque part au creux de mes mains. Ta chair est si concentrée – tes yeux sont relevés au nom des feuillages disparus de l'hiver. Tes yeux ont cela de céleste qu'ils n'ont pas de reflet. Et je te sens prête à pousser ton vol – toi la chair tendue d'excitation toi l'ombre animale dégoûtée de la terre.

Est-ce la nuit qui vient est-ce que tes yeux se sont déjà refermés – toi la peau au-delà de toute lumière toi mes mains accrochées par-delà les saisons. Je te revois au-dessus des champs au-dessus de ma silhouette te priant à genoux – n'étais-tu pas tombée à côté de toi-même – n'étais-tu pas venue chercher un peu d'ombre au milieu de nos herbes si froides – dans les traces de ton lointain passage.

Ce sont tes traces désormais que je vois s'éclairer à l'heure de l'éveil – tes si nombreux passages ni ici ni ailleurs – mais en toi-même au sein de notre terre éternellement dure. Je te revois – toi et ta plus céleste nudité au feuillage absent – toi au vêtement plein d'envol – toi la chair poussée à l'intérieur.

Alice

Tu n'as jamais su partir – même lorsque l'année s'achève même lorsque fermer les yeux est ton seul vêtement – il te faut demeurer. Au plus près de nos anciens draps tu restes accroupie – les mains repliées le corps tellement marqué par tout ce qui fut.

Ce qui se froisse et ce qui bruit par-delà notre chair – est-ce le drap que nous avons connu est-ce un peu d'herbe qui se relève après un piétinement. Je te revois – le corps tendu tes doigts griffant la terre ton front heurtant au milieu d'une nuit silencieuse. Est-il donc vrai que j'étais au seuil – quelque part autour de toi – toi les mains tellement plantées au plus profond de notre chair toi le cri aux bras écartés. Il faut que tu demeures – jetée en plein milieu – allant piétinant ce qui porte ta trace déchirant le sol d'ici-bas où mes doigts restent accrochés.

Accroupie – que ta peau pleine de présence habite à jamais notre nudité. Pas de silhouette propre sans être nue – toi la chair aux mille contours – toi le front baissé après la chute toi les mains repliées sur mes mains.

Il y aura ta poitrine – aux humides frottements de l'herbe sous ton corps. Il y aura tes doigts – tendus au plus haut des années relevées. Toi le dos rond rassemblé en toi-même – toi les griffures sillonnant la terre. Crois-tu enfin que je saurai tomber au-delà – toi l'ombre du seuil toi l'origine perdue.